

COLLECTION
FOLIO/THÉÂTRE

Jean Genet

Les Bonnes

VERSION DÉFINITIVE (1968)

suivie de la PREMIÈRE VERSION ÉDITÉE (1947)

*Édition présentée, établie et annotée
par Michel Corvin*

Professeur honoraire à l'Université de Paris-III

Gallimard

PRÉFACE

Une filiation multiple

Les bonnes sont-elles filles de personne ? Ont-elles au contraire trop de pères putatifs ? Leur filiation est problématique avec le Genet des romans plus ou moins autobiographiques, dont la rédaction s'arrête précisément au moment où la production des pièces va prendre le relais. L'auteur de Notre-Dame-des-Fleurs ou du Miracle de la rose ne s'intéresse en effet qu'à un milieu interlope où des travestis mènent une existence marginale. Ils appartiennent, tels Divine ou Mimosa, à la famille des réprouvés glorieux qui prennent dans l'imaginaire une revanche sur leur condition de misère. Deux traits, sans doute, qui se retrouveront chez les bonnes, auxquels les lecteurs de Haute surveillance (publié en 1947 mais joué seulement en 1949) auraient pu ajouter la présence obsédante du bagne, exploité à la fois comme élément

d'intrigue et comme représentant symbolique de l'univers carcéral où se débattent les bonnes. Cependant, la femme et encore moins la bourgeoise n'ont de place dans le personnel romanesque de Genet ; les relations affectives, d'amour-haine ou de jalousie, ne se conçoivent chez lui qu'entre garçons. À telle enseigne que de bons esprits — à commencer par Sartre — ont estimé que les bonnes n'étaient que des faux-semblants de femmes, destinés à donner le change à un public bourgeois (c'est celui du théâtre !) à qui répugnerait un climat, même allusif, d'homosexualité mâle.

Pour justifier cette interprétation (qui a influencé maintes mises en scène), on s'est placé sous le patronage même de Genet écrivant dans Notre-Dame-des-Fleurs : « S'il me fallait faire représenter une pièce théâtrale, où des femmes auraient un rôle, j'exigerais que ce rôle fût tenu par des adolescents, et j'en avertirais le public, grâce à une pancarte qui resterait clouée à droite ou à gauche des décors pendant toute la représentation » (Œuvres complètes, t. II, p. 140). Certes, mais jamais, quand sa pièce a été mise en répétition, Genet n'a soulevé le problème, ni auprès de Louis Jouvet à la création en 1947, ni lors de la reprise par Tania Balachova en 1954. D'ailleurs Genet se répondra à lui-même de la façon la plus nette dans l'interview qu'il accordera à José Monléon dans Triunfo, revue de théâtre espagnol, en novembre 1969 : « J'ai essayé [...]

de rendre objectif tout ce qui jusqu'alors avait été subjectif, en le retraduisant devant un public visible. Ma position d'écrivain fut changée dès lors, car quand j'écrivais en prison, je le faisais pour des lecteurs solitaires ; quand je me suis mis au théâtre, j'ai dû écrire pour des spectateurs solidaires. Il fallait changer de technique mentale et savoir que j'écrivais pour un public qui serait chaque fois visible et nombreux [...]. » Si l'on adopte un point de vue plus esthétique que sociologique, on peut aussi suggérer qu'avec Les Bonnes Genet coupe le cordon ombilical d'avec la prison pourvoyeuse de souvenirs et de thèmes, qu'il s'écarte du monde trop familier des voyous et des homosexuels, et qu'il laisse, en véritable auteur dramatique, ses personnages vivre d'une vie autonome dont la destinée fait à tout le moins semblant de lui échapper.

Dès lors, si les bonnes sont bien ce qu'elles paraissent être, d'où viennent-elles ? De Cocteau, ont répondu maints critiques, et de sa chanson Anna la bonne, chantée par Marianne Oswald. Les ressemblances sont effectivement troublantes :

Mademoiselle

Mademoiselle Annabel Lee

Sans doute vous étiez trop bonne, trop
belle et même trop jolie

On vous portait des fleurs comme sur
un autel
Et moi j'étais Anna la bonne [...]
Nous autres les corridors
Mais vous c'était les médecines pour
dormir
« Ma petite Anna voulez-vous me verser
10 gouttes 10 gouttes pas plus »
Je les verse toutes ! Je commets un
assassinat ! [...]
Ah... cette histoire me dégoûte
Un jour je finirai par sauter d'un balcon
Et cet enterrement ?
Auriez-vous une idée de ce qu'il coûte
Au prix où revient l'orchidée¹ ?

Le calmant-poison, le balcon, l'enterrement, voilà de quoi soutenir que Cocteau, avec sa chanson, aurait fourni le thème de la pièce et en aurait même — de l'aveu de Genet — suggéré le dénouement : « Les Bonnes étaient informes quand je les ai données à Jouvet. Je les ai reprises sur son conseil et c'est Cocteau qui a trouvé la chute » (interview par

1. Cette chanson figure dans un disque compact intitulé *L'Art de Marianne Oswald* où elle interprète deux chansons du poète. L'enregistrement, introduit par la voix de Cocteau lui-même, date du 13 mars 1934. Cette information est due à Yves Chevalier, dans son livre, *En voilà du propre ! Jean Genet et « Les Bonnes »*, 1998 (voir la Bibliographie).

Hélène Tournaire, La Bataille, 10 mars 1949), Cocteau, qui avait pris une part active au lancement théâtral de Genet en le présentant à Christian Bérard, décorateur de la création, et à Louis Jouvet.

Un autre déclic de la pièce qui n'a échappé à personne, tant l'événement avait frappé les esprits par son horreur dénuée de toute motivation perceptible, fut le meurtre de leur patronne par les sœurs Papin en 1933. Cette affaire criminelle hors du commun avait passionné aussi bien des intellectuels comme les docteurs Logre et Lacan que des amateurs de sensations fortes qui trouvèrent dans leur « illustré » préféré, Détective, relation détaillée et photographies suggestives. Genet, on le sait, était du nombre.

Sur ces deux sources, il convient de ne s'appuyer qu'avec prudence. S'il est vrai que maints détails sont identiques dans Les Bonnes et dans la chanson de Cocteau, s'il est vrai que Solange et Claire ressemblent aux sœurs Papin, non par leur acte, mais par leur psychisme torturé, les convergences cessent vite d'être significatives. Autant les sœurs Papin s'enfermèrent dans un mutisme qui contribua pour beaucoup à leur image de monstres, autant les bonnes de Genet sont loquaces, poussant l'introspection jusqu'aux raffinements psychologiques les plus subtils, avec une jubilation de jongleuses de mots. De plus, sans être l'inventeur du procédé, Genet

fait reposer la dramaturgie de sa pièce sur l'emboîtement du théâtre dans le théâtre et le dédoublement à vue des personnages, avec cette idée, assez pirandellienne, que le théâtre finit par déteindre sur la vie et la dévorer : il agit en artiste, non en chroniqueur judiciaire.

Reste à déterminer la part réelle d'intervention de Jouvet dans la mise au point d'une pièce dont les variantes manuscrites se sont succédé entre juillet 1946, date de la rencontre du metteur en scène avec l'écrivain, et avril 1947, date de la première¹. Selon certains témoignages, Jouvet aurait reçu des mains de Genet, en septembre 1946, une œuvre informe qu'il se serait chargé de remodeler et de rendre théâtrale, avec la participation plutôt réticente de l'auteur. Si l'on ne peut rien avancer de précis sur la nature de leur collaboration, on sait du moins, sur le rapport même de Jouvet, comment il est entré en contact avec Genet : Cocteau et Bérard avaient insisté pour qu'il lise sa pièce ; il résidait alors au château de Montredon, près de Marseille. À la question que le journaliste du Courrier des spectacles lui posera en avril 1947 : « Et qu'est-ce qui vous a

1. Ces variantes ont laissé une trace d'importance puisque, au moment même où Jouvet présentait une version de la pièce allégée par ses soins, Genet publiait dans la revue *L'Arbalète* l'autre version de son œuvre dont on lira le texte, ci-après, à la suite de la version montée par Jouvet, revue par l'auteur, et dite « définitive ».

amené à monter Les Bonnes ? », Jouvét répondra : « J'ai fait la connaissance de Jean Genet un jour à Marseille [soit entre le 15 juillet et le 15 août], à mon retour d'Amérique du Sud. Il m'a fait lire sa pièce, une pièce en quatre actes ; je l'ai lue et j'ai pensé aussitôt : "Voilà un auteur dramatique." Mais la construction même était impossible, je le lui ai dit, sur le moment il a pensé : "Cet homme n'y comprend rien", mais quarante-huit heures plus tard il me rapportait sa pièce condensée en un acte, ce qui constituait un joli tour de force. Il m'a dit : "Vous ne me jouerez pas... ?" Je lui ai répondu : "Si, avec une pièce de Giraudoux." Il a cru que c'était une blague ! »

De fait, on connaît l'existence d'un manuscrit daté de juillet 1946, écrit à Cannes et comportant quatre actes et six personnages. Selon l'habitude de Genet, le texte en est rédigé sur la page de droite d'un cahier d'écolier ; la couverture porte, en mention autographe, au crayon bleu : « Les Bonnes, 2 actes, 1^{ère} version. » Néanmoins, malgré cette indication, le manuscrit propose bien quatre actes et deux versions du dernier acte. Un certain nombre d'ajouts sont portés sur la page de gauche, tracés avec des encres différentes, comme d'ailleurs les ratures et corrections portées sur le texte même. De ce fait, le texte n'a pas vraiment l'air d'un tout pre-

mier jet, même si, hormis quelques papiers épars ajoutés (plan, projet...), le tout semble plutôt écrit sans hésitation.

Présentée en page 2 du manuscrit, la liste des six personnages comprend Madame, Monsieur, amant de Madame, Claire, Solange, le laitier et le commissaire de police. Et les quatre actes se partagent entre la chambre de Madame, la chambre des bonnes, la cuisine, à nouveau la chambre de Madame, mais vue sous un angle différent. Quant aux dialogues, on y trouve déjà presque tout le matériau des répliques qui va donner lieu à la version publiée, mais il est distribué parfois à d'autres énonciateurs et émane d'autres lieux d'énonciation. L'histoire racontée est différente, ou plutôt différemment agencée sans que Genet l'ait, plus tard, fondamentalement transformée : tout en conservant des pans entiers de sa narration, il a brouillé les pistes alors que l'on peut vraiment suivre le déroulement de l'intrigue dans cette (première) version. Voici ce qu'il en est : la pièce commence comme dans les versions publiées par la « cérémonie » de Claire et Solange et par l'allusion aux gants de cuisine. Mais très vite Monsieur et Madame arrivent. Monsieur n'est pas le mari de Madame, mais son amant ; la femme de Monsieur a été avertie de leur liaison et des lettres d'amour de Monsieur à Madame ont disparu de la chambre

de Madame : Monsieur soupçonne les bonnes. En attendant que les choses s'éclaircissent, Madame va se retirer avec elles à Ferrière dans son « château perdu ».

On assiste ensuite à une courte scène où le laitier entre par la fenêtre : c'est probablement un voisin et il continue à parler avec une femme qu'on entend sans la voir. Il se moque un peu des bonnes qu'il tente de séduire puis repart. Les bonnes ne veulent pas aller à Ferrière dans les « greniers » de ce « château perdu » ; elles ont peur de Monsieur.

Elles décident alors de tuer Madame.

Au dernier acte apparaissent d'abord Monsieur et Madame ; ils nous apprennent que Solange a été arrêtée et est interrogée dans sa chambre par le commissaire de police. En rentrant, Madame a trouvé Claire vêtue d'une de ses robes, étendue sur le linoléum : morte. Elle a été étranglée par Solange avec les gants de caoutchouc de la vaisselle. Dans la chambre des bonnes, le commissaire a retrouvé les lettres de Monsieur et un petit coffret. Mais les lettres étaient souillées : « Pas une qui ne porte une trace d'excrément », dit Madame. Dans la chambre, le commissaire a aussi trouvé des bouteilles de champagne. « De quelle marque ? », demande Madame. « Mercier », répond le policier. C'est le champagne de Madame.